

## L'oralité et l'écriture

In: Communication et langages. N°154, 2007. pp. 3-10.

### Résumé

Résumé sur l'idée que 4 % de différence entre le génome de l'homme et celui du chimpanzé expliqueraient fondamentalement le développement des cultures humaines, Jack Goody revient dans cet article synthétique, sur le rôle de la parole, de l'écriture, de l'instruction dans l'histoire des technologies intellectuelles. Si l'on retrouve dans ces thèses un style de pensée, dans lequel la visée anthropologique s'appuie sur la diversité des situations historiques et culturelles, on voit que Goody, loin de militer pour une forme d'expression contre une autre, insiste sur la richesse des moyens de communication qui, à la différence des moyens de production, ne se remplacent pas mais se conjuguent. Cet article sera donc une bonne introduction pour ceux qui, entrant dans telle ou telle part d'une œuvre considérable, souhaiteront replacer les analyses particulières dans un cadre théorique général.

---

Citer ce document / Cite this document :

Goody Jack. L'oralité et l'écriture. In: Communication et langages. N°154, 2007. pp. 3-10.

doi : 10.3406/colan.2007.4684

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/colan\\_0336-1500\\_2007\\_num\\_154\\_1\\_4684](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/colan_0336-1500_2007_num_154_1_4684)

---

# L'oralité et l'écriture

Traduit de l'anglais par Marie Després-Lonnet  
avec la collaboration d'Emmanuel Souchier<sup>1</sup>

**JACK GOODY**

La plupart des analyses portant sur les sociétés et leur évolution au cours du temps ont été fondées sur l'étude des modes et des moyens de production. Que ce soit pour expliquer le passage de sociétés de chasseurs-cueilleurs à l'agriculture à la houe (telle que nous l'avons connue — et la connaissons encore aujourd'hui — dans la plupart des pays d'Afrique sub-saharienne) ; pour expliquer le lien entre l'évolution de l'agriculture grâce à l'utilisation de la charrue et ce qui a été appelé la « révolution urbaine de l'âge de bronze » aux environs de 3000 avant J.-C. ; ou encore, l'usage de la roue et le développement d'artisanats spécialisés et ce, jusqu'à l'invention de l'écriture. De la même manière, on passe ensuite des sociétés anciennes à la féodalité et finalement à l'industrialisation.

Je voudrais, pour ma part, recentrer en partie l'attention sur l'importance des modes et des moyens de communication, considérés ici en termes de transactions symboliques entre êtres humains sous forme de « signaux »<sup>2</sup>. Bien que, d'un certain point de vue, la communication fasse égale-

**Réservé sur l'idée que 4 % de différence entre le génome de l'homme et celui du chimpanzé expliqueraient fondamentalement le développement des cultures humaines, Jack Goody revient, dans cet article synthétique, sur le rôle de la parole, de l'écriture, de l'instruction dans l'histoire des technologies intellectuelles. Si l'on retrouve dans ces thèses un style de pensée, dans lequel la visée anthropologique s'appuie sur la diversité des situations historiques et culturelles, on voit que Goody, loin de militer pour une forme d'expression contre une autre, insiste sur la richesse des moyens de communication qui, à la différence des moyens de production, ne se remplacent pas mais se conjuguent. Cet article sera donc une bonne introduction pour ceux qui, entrant dans telle ou telle part d'une œuvre considérable, souhaiteront replacer les analyses particulières dans un cadre théorique général.**

1. Le titre original de cet article demeuré inédit est : « The written and the oral ». Voir par ailleurs l'article de Jack Goody sur « l'oralité et la modernité dans les organisations bureaucratiques », précédemment paru dans le n° 136 de *Communication & langages* (juillet 2003). On lira également avec profit le dossier de la revue *Pratiques* consacré à « La littératie. Autour de Jack Goody » (n° 131-132, décembre 2006) ; cf. <http://perso.orange.fr/assocresef/cres08131.htm> ; la *littératie* a été définie par l'OCDE comme « l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités ». À noter enfin qu'un colloque est consacré à Jack Goody les 24-28 janvier 2008 à l'ENSSIB, Lyon ; voir <http://barthes.ens.fr/colloque08/>. Les notes sont de la rédaction.

2. Le terme employé par J. Goody est « *signalling* ».

ment référence aux modes et moyens de transport et que modes de production et modes de communication soient très clairement liés entre eux, comme je l'ai indiqué dans le cas de l'écriture<sup>3</sup>, ils doivent néanmoins être étudiés séparément.

La communication – au sens premier du terme – est primordiale car elle est précisément ce qui nous définit en tant qu'êtres humains, ce qui constitue l'un des principaux aspects de notre humanité. La singularité des êtres humains a été attribuée à leur capacité à utiliser ou à fabriquer des outils ou encore au fait de posséder une intelligence sociale développée, mais pour moi ces caractéristiques résultent de l'invention du langage. Pourtant, la parole n'est pas si différente des autres moyens par lesquels les animaux communiquent entre eux, se transmettent des informations ou leurs sentiments. Elle utilise les cordes vocales, des mécanismes de perception, du son et le cerveau. Mais la nôtre est un mode de communication bien plus sophistiqué qu'aucun de ceux que les animaux possèdent. Nous sommes capables de nommer<sup>4</sup> des objets (noms), des personnes, des actions (verbes), des entités abstraites, etc. Grâce au langage, nous pouvons communiquer sur le monde, sur les autres, sur nous-mêmes ; nous pouvons parler non seulement de ce qui est présent, mais aussi de ce qui ne l'est pas, du passé, du futur... de ce qui est absent. Je pense même que ce que nous appelons « *pensée* » est virtuellement impossible sans le langage, qui opère aussi bien de manière interne qu'externe. Nous pourrions bien sûr lier des images mentales entre elles dans nos cerveaux, car nous avons la capacité de conserver les images de manière très fine, ce qui nous permet par exemple de reconnaître des visages que nous n'avons vus que de manière brève et à de grands intervalles de temps. Mais ce que nous appelons habituellement « *pensée* » serait difficilement possible sans ce langage intérieur, qui nous permet de planifier l'étape suivante, de réfléchir à un problème ou simplement de passer d'un sujet à un autre grâce à une sorte d'enchaînement de mots ou d'idées que nous nous formulons à nous-mêmes. Le langage est unique et il nous permet de faire des choses avec notre cerveau qu'aucun animal ne pourrait mener à bien. C'est ce que j'appelle une « technologie de l'intellect »<sup>5</sup>. Elle permet au cerveau de travailler de manière parfaitement originale. En effet, la structure du cerveau humain diffère de façon significative de celle des animaux qui nous sont les plus proches, c'est-à-dire ceux dont la partie gauche du cortex cérébral ressemble le plus à la nôtre. Cette spécificité s'est probablement déployée avec l'usage du langage, permettant ainsi aux générations suivantes d'améliorer leurs compétences langagières. Or, le fait que nous possédions le langage représente une différence essentielle. Le mode de vie des premiers hommes, chasseurs et cueilleurs, n'était pas si différent de celui des grands singes, mais leur mode de communication est en revanche radicalement distinct.

De nombreuses discussions, portant sur les origines génétiques du langage, ont eu lieu ces dernières années. Au cours de son évolution, l'homme a-t-il été spécifiquement programmé par sélection naturelle pour être capable de parler ?

3. Sur le sujet, de Jack Goody, voir notamment : *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Les éditions de Minuit, 1979 ; *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Armand Colin, 1986 ; *Entre l'oralité et l'écriture*, PUF, 1994 ; *L'homme, l'écriture et la mort* (entretiens avec Pierre-Emmanuel Dauzat), Les Belles Lettres, 1996.

4. « *Signalling* ».

5. Voir *La raison graphique, op. cit.*

La croissance de ce lobe cervical gauche a-t-elle précédé ou suivi le développement du langage ? Ces discussions ont été le sujet de prédilection de certains linguistes, à la suite des travaux de Noam Chomsky au États-Unis, travaux qui portaient sur les structures universelles des langues. Cette question a également été de toute première importance pour de nombreux chercheurs en sciences cognitives (comme Jerry Fodor ou l'anthropologue Dan Sperber) qui ont essayé de trouver des invariants dans l'usage de toute langue, comme par exemple la manière dont nous caractérisons les êtres vivants. Ces chercheurs pensaient que cela avait un rapport avec notre héritage biologique ou génétique.

Je ne tiens pas à exclure de telles possibilités. Néanmoins, nous devons être attentifs aussi bien aux éléments spécifiques qu'à la tendance générale. N'oublions pas que les travaux sur le génome montrent que les humains et les chimpanzés partagent 96 % de leur patrimoine génétique. Pourtant les chimpanzés vivent dans des arbres en Afrique. Et si les êtres humains, quant à eux, ne vivent pas tous nécessairement dans de belles villes complexes comme Vérone ou Chendu avec leurs appartements, leurs restaurants, leurs marchés, leurs théâtres, leurs bibliothèques... ils habitent au moins dans des villages où l'on cultive la terre. Une différence génétique de seulement 4 % peut-elle expliquer cela ? J'en doute fort. Nous devons donc prendre en compte autre chose que les seuls données génétiques et l'évolution par sélection naturelle. Nous devons reconnaître l'importance de la parole, l'importance des langues ainsi que celle de l'évolution (ou du développement) social (ou culturel). Là aussi, la sélection opère sur la base d'un « *avantage* » au sens large, comme l'ont relevé certains sociologues contemporains. Mais le processus de transmission d'information d'une génération à l'autre ne se limite plus à l'héritage génétique, à notre ADN ou à la reproduction physique. Les informations relatives à de nouvelles méthodes de fabrication d'outils en silex ou à de nouvelles manières de labourer sont transmises oralement, à l'aide d'une démonstration visuelle et par imitation.

Le langage, la parole ont produit une différence énorme. Nous pouvons maintenant communiquer non seulement des informations vitales pour prévenir les autres de dangers imminents, à la manière des animaux, grâce à différents sons mais également communiquer des informations plus compliquées sur la manière dont le monde fonctionne, ou faire référence à des gens ou des objets absents, à des actions passées aussi bien que futures... nous pouvons parler aux personnes présentes aussi bien qu'aux absents. Une partie des entités absentes auxquelles nous faisons référence (certains diraient que nous *créons*) sont des entités religieuses, des êtres surnaturels que nous ne pouvons pas percevoir directement (si ce n'est « spirituellement » en pensée, dans notre imagination). En d'autres termes, les êtres humains peuvent découvrir et peut-être même créer du religieux. Ils créent des êtres surnaturels qui ne sont pas là par « nature » et, diraient certains agnostiques, qui n'existent peut-être pas du tout en dehors de notre imagination. Quand je dis que les animaux n'ont pas de religion, je le dis au sens que l'anthropologue du XIX<sup>e</sup> siècle Edward Burnett Tylor donne à ce terme : *la croyance en des êtres surnaturels*. Les animaux pourraient bien avoir une sorte de moralité, basée par exemple sur la réciprocité : « *do ut des* » – *je donne pour recevoir* –, faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit. De manière certaine,

ils ont des sentiments maternels et, dans certains cas, paternels, mais pas de religion au sens où nous l'entendons ici. D'après les relevés archéologiques, la religion serait apparue pour la première fois lorsque l'homme de Néandertal a commencé à utiliser l'encre rouge (représentant le sang) lors de cérémonies funéraires, témoignant peut-être d'une croyance en une vie après la mort. Ce qui représente plus que le sentiment de deuil consécutif à la perte ou à l'absence que certains animaux vivent à la mort de l'un des leurs. Des témoignages plus tangibles de l'existence d'une religion ont été fournis par les fameuses peintures murales des grottes du paléolithique supérieur en France et en Espagne qui, si elles ne sont pas les premières, sont à tout le moins la preuve certaine de l'apparition de l'art et de la religion.

Voici quelques-uns des phénomènes que le langage a rendus possibles au même titre que la transmission des changements culturels, le passage à l'agriculture, l'apparition de certaines activités spécialisées, le développement d'affinités et de relations sociales en général, la religion, l'art et l'élargissement des communautés. Pourtant, le langage lui-même est, dans un certain sens, éphémère. Il dépend d'une communication en vis-à-vis et il ne peut être aisément conservé. Cela signifie qu'il peut être transmis oralement, mais que si les locuteurs disparaissent, il ne peut plus y avoir de communication avec eux ou venant d'eux.

C'est l'invention d'une méthode d'enregistrement de la parole, à savoir l'écriture, qui a changé la situation. Le langage est caractéristique de tous les êtres humains. L'écriture fut inventée aux environs de 3 500 avant J.-C. et s'est propagée lentement, mais pas partout. Il fut alors possible de classer les sociétés non plus seulement en fonction de leurs modes de production, mais également selon leurs modes de communication avec tout ce que cela impliquait : écoles, livres, bibliothèques. Au sein des sociétés où l'on ne savait ni lire ni écrire<sup>6</sup>, l'instruction et la socialisation étaient largement assurées dans le cadre familial. Ces sociétés ne disposaient pas de ces institutions très influentes, destinées à enseigner le B-A BA, que sont les écoles. Il est également important de garder en mémoire un certain nombre d'autres éléments. Et tout d'abord qu'au cours des 5 000 premières années qui ont suivi l'invention de l'écriture, dans pratiquement aucune société, il n'y a eu d'accès universel à l'écriture et à la lecture. L'arrivée de l'écriture n'a pas seulement scindé les sociétés en deux groupes – d'une part celles qui la maîtrisaient et d'autre part celles qui ne la maîtrisaient pas<sup>7</sup> –, elle a aussi divisé les populations qui les composaient selon qu'elles savaient ou non lire et écrire. Au regard de l'histoire, ce n'est que très récemment que les sociétés, même les plus avancées, ont mis en place une politique globale d'enseignement de l'écriture et de la lecture.

Il faut ensuite garder présente à l'esprit l'idée selon laquelle l'introduction d'un nouveau moyen de communication est différente de l'introduction d'un nouveau moyen de production. Un nouveau moyen de communication ne remplace, ne supprime ni ne marginalise le précédent. Il s'y ajoute plus qu'il ne le supprime. On

6. En anglais : *non-literate*.

7. En anglais : *literate and non-literate*. Voir l'article de David R. Olson, « Littératie, scolarisation et cognition. Quelques implications de l'anthropologie de Jack Goody » et l'ensemble du dossier de *Pratiques* (n° 131-132, décembre 2006) signalé en note 1.

me demande parfois si l'arrivée des médias informatisés va entraîner la disparition des livres. Cela changera certainement la nature et le statut du livre, comme l'écriture l'a fait pour la parole, mais le livre ne disparaîtra pas ni *a fortiori* l'écriture. Nous avons toujours besoin de nous parler les uns aux autres. Au sein de la famille, puisque nous vivons ensemble, nous nous parlons, nous ne nous écrivons pas, sauf lorsque nous nous trouvons éloignés à la suite d'un déplacement. Si un cadre dans un service ou un bureau devait mener l'ensemble de son travail en écrivant ou en utilisant son ordinateur plutôt qu'en parlant, il serait considéré comme un « bureaucrate ». Parler est toujours une activité qu'il est important de cultiver, même dans les écoles dont l'objectif premier est d'apprendre à écrire. Parler reste une activité fondamentale. On peut le constater dans le cas de tribunaux qui, bien qu'ils soient, par beaucoup d'aspects, construits autour de la chose écrite (sur laquelle repose souvent la notion même de droit), exigent des témoignages oraux et la présence physique de l'accusé, du juge et du jury. L'existence de multiples formes de communication, de « multimédia », rend cruciale la nécessité de savoir quand utiliser l'une ou l'autre. C'est l'une des difficultés que l'on rencontre lorsque l'on est confronté à une culture différente : doit-on tendre sa carte de visite ou se présenter oralement ?

Cependant, l'écriture est aussi devenue, pour nous tous, une quasi-nécessité dans les sociétés modernes, depuis le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire ce que l'on a appelé la seconde révolution industrielle. Considérons tout d'abord ce que l'écriture apporte en complément de la parole. Elle nous permet de communiquer non seulement en face-à-face, mais également à des temporalités et dans des endroits différents. J'ai dit précédemment qu'on ne communiquait pas habituellement avec les membres de sa famille par écrit, mais bien sûr nous y sommes contraints lorsque nous nous déplaçons. Le courrier, éventuellement électronique, est le seul moyen de rester en contact lorsqu'on est à distance.

Ceci est également vrai pour le temps : je peux lire, longtemps après sa mort, les lettres écrites par un oncle écossais qui avait émigré aux États-Unis. Je peux lire aussi les livres d'auteurs latins, longtemps après qu'ils aient disparu. L'auteur Sénégalais Amadou Hampâté Bâ, a écrit que dans une culture purement orale, dépourvue d'écriture, chaque fois qu'un vieil homme disparaît, c'est comme si une bibliothèque brûlait. Tout ce qui avait été emmagasiné dans sa mémoire mourrait avec elle, sauf ce qu'il avait pu transmettre oralement aux autres, en face-à-face. Mais l'écriture est devenue un « langage visible » ; elle peut être conservée d'une manière très différente. Non pas dans la mémoire personnelle de chacun, mais comme un objet physique, extérieur à l'esprit de l'individu. Ce qui signifie que vous pouvez y avoir accès sans devoir passer par la famille ou les enseignants. Vous pouvez aller à la bibliothèque, emprunter un livre de Marx, Mencius ou Mahomet qui ne vous a pas été recommandé par vos professeurs. Ceci ouvre à chacun de vastes possibilités selon des modalités diverses.

Il y a bien sûr toujours eu, d'une certaine manière, un accroissement de l'information dans les cultures orales : de nouvelles manières de faire les choses, de nouvelles histoires ou de nouvelles chansons transmises à la génération suivante. Mais avec l'écrit, les modes de partage, la transmission est bien plus précise et peut servir de base à partir de laquelle chacun peut se construire. Si

bien que le changement, le développement social, la connaissance s'accroissent plus rapidement et sont plus largement accessibles.

Nous savons que les encyclopédies se sont développées en Chine et qu'elles ont aussi pris une grande importance en Europe, bien que plus tardivement. Cela a permis aux générations successives de corriger ou d'améliorer les informations produites par les précédentes. Le fait de recueillir des informations sur le passé en examinant des documents écrits permet une réflexion beaucoup plus poussée qu'on ne peut le faire dans des cultures uniquement orales.

En quoi l'écriture nous permet-elle de penser ? Ce n'est peut-être pas la bonne manière de poser la question. Bien entendu, les personnes qui vivent dans des sociétés de tradition orale réfléchissent également et nous devons rejeter catégoriquement la notion de « mentalité primitive » qui, selon Lévy-Bruhl, est caractérisée par l'absence de contradiction et plutôt par une participation mystique. Les lois de la pensée s'appliquent à toutes les sociétés humaines, mais l'écriture permet de *détecter* les contradictions en plaçant côte à côte différents comptes-rendus d'un même événement. Elle permet une analyse plus fine de l'usage de la langue et par là-même encourage la réflexivité. Il y a évidemment de bien plus grandes possibilités de stockage dans une bibliothèque que dans la seule mémoire humaine, cependant, tous les moyens de stockage ne restent pas externes : des notions, élaborées par écrit peuvent être internalisées par les individus, comme c'est le cas par exemple pour les tables de multiplication. De cette manière, l'écrit aide à transformer l'esprit.

Comme je l'ai dit plus haut, au cours des 5 000 premières années qui ont suivi l'invention de l'écriture, seule une proportion relativement faible d'une société savait lire et écrire. Cependant, les sociétés changeaient très rapidement, accroissant leurs connaissances, établissant une tradition documentaire, s'appuyant sur une religion écrite. Car même le capitalisme, la modernisation, l'industrialisation, n'eurent pas besoin, dans un premier temps, d'un accès généralisé à l'écrit. Des avancées très significatives pouvaient être réalisées alors que moins de 20 % de la population savait lire et écrire.

Pourquoi donc voulons-nous aujourd'hui que tout le monde sache lire et écrire ? Tout d'abord l'économie a changé mais pas complètement. Même aujourd'hui, si vous êtes fermier ou pêcheur, vous n'avez pas tellement besoin d'écrire pour accomplir votre travail quotidien. Mais vous perdriez beaucoup, d'une autre manière, si vous étiez incapable de lire le journal. Autrefois, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle par exemple, vous auriez pu aller au café et écouter le journal lu à haute voix ou entendre les nouvelles. De nos jours, vous pourriez participer à la vie démocratique, à tout le moins avant l'apparition de la radio ou d'autres médias électriques. Bien qu'illettré, vous auriez pu quand même bénéficier de la culture écrite : vous auriez pu assister à des services religieux reposant sur l'écrit, les textes sacrés vous étant expliqués au cours des sermons et à travers des images pieuses, connues en Europe comme la *Bible du pauvre*. Mais vous n'auriez pas pu participer à la création de ce que l'on pourrait appeler la « haute culture ». Il y avait bien sûr une culture populaire qui alimentait la haute culture et qui, par certains aspects, était influencée par elle. Mais il y avait cependant une grande

divergence entre les deux. Les illettrés étaient donc toujours, en ce sens, des défavorisés, des citoyens de seconde classe.

Ce fut un argument en faveur de l'introduction de l'instruction pour tous, prônée par les réformateurs européens au XIX<sup>e</sup> siècle, après la Révolution Industrielle qui avait nécessité la création de nombreux postes administratifs (pour lesquels il était nécessaire de savoir lire et écrire). Le problème des pays en voie de développement au cours des dernières années était le suivant : dans les sociétés cultivées d'Europe ou d'Asie, pendant 5 000 ans, le développement a été l'œuvre de la minorité qui maîtrisait l'écriture et la lecture. Des avancées culturelles énormes ont été réalisées sur cette base, alors qu'en Afrique, mais également dans d'autres parties du monde, après l'Indépendance, vers 1960 et à la suite de la création des Nations Unies et de l'UNESCO après la Seconde Guerre Mondiale, l'objectif n'a pas été seulement l'instruction, mais l'école pour tous. Cette doctrine a été diffusée et présentée au niveau du terrain comme essentielle à la modernisation et elle a été reprise avec enthousiasme au sein des nouvelles nations par leurs *leaders* qui étaient des hommes éduqués : Kenyatta au Kenya et Nkrumah au Ghana avaient tous les deux écrit des livres. L'éducation devint la première priorité et le poste budgétaire le plus important (en dehors des dépenses militaires dans certains cas). Ce fut un succès par bien des aspects. Des écoles s'élevèrent dans chaque ville ou village. À cette époque, les politiciens locaux de même que beaucoup d'entre nous qui travaillions là-bas dans le secteur éducatif, pensions que le développement social en général suivrait automatiquement. Il est certain que ce sera le cas à long terme, mais à plus court terme, il reste un écart important entre le succès du développement de l'instruction et le développement beaucoup plus lent de l'économie. Il n'y a tout simplement pas assez de travail pour toutes les personnes instruites, dont très peu veulent redevenir fermiers et retourner biner la terre pour des revenus très faibles.

Ceci a contribué à l'instabilité politique, en amenant les personnes nouvellement instruites à suivre n'importe quel politicien, aussi peu digne de confiance qu'il soit, pour peu qu'il leur promette un travail et lorsque ces promesses n'étaient pas tenues, cela a fortement poussé les gens à émigrer vers des pays plus riches. Les pays pauvres ont donc payé le prix fort pour éduquer des gens qui allaient ensuite émigrer et contribuer à assurer le développement de pays plus riches, pays dans lesquels ils étaient souvent contraints d'accepter des postes pour lesquels on requérait une qualification moindre que la leur.

Il y a un autre aspect concernant la différence que l'écriture crée entre nous tous que nous devons également comprendre. J'ai parlé de "parole écrite", mais cette description est fautive. Nous écrivons rarement comme nous parlons. Il est certain qu'en Europe, la plupart des gens parlent ce que l'on peut appeler un dialecte et écrivent un anglais ou un italien, qui n'existaient pas avant l'écriture, mais qui ont été adaptés ou adoptés pour devenir des langues écrites. L'adoption d'une langue écrite normée transforme toute autre forme de langue en dialecte. Certains sont plus éloignés de la langue écrite que d'autres. Ma mère vient du Nord de l'Écosse et quand je vais dans son village, je ne comprends que quelques mots. On retrouve la même situation en Italie ou en France (dans le Languedoc, par exemple). D'un certain point de vue, cela rend les choses plus difficiles pour

ceux qui parlent un dialecte : ils doivent apprendre une nouvelle langue, même si celle-ci est proche de la version parlée. Cependant, dans certains cas, rejeter le dialecte local en faveur d'une langue écrite s'est avéré stimulant.

La situation est plus extrême encore en Afrique. Les langues orales changent d'un lieu à l'autre. Les habitants de Vérone ne comprennent pas ceux de Venise. De toute façon, quand l'écrit est introduit, il n'est pas possible que chacun transcrive la langue locale qu'il parle chez lui (il y en a quelque 4 000 sur ce continent), sinon l'apprentissage de la lecture confinerait chacun dans son propre village. Il n'est pas possible non plus d'imprimer ou de traduire des livres dans toutes ces petites langues. De plus, pour que la plus grande partie du monde ait accès au savoir moderne, il faut que les gens travaillent dans une langue internationale, qui en Afrique est presque toujours la langue d'un ancien colonisateur : le français, l'anglais, l'espagnol, le portugais. Si bien que l'enseignement de la lecture et de l'écriture ne se fait jamais dans la langue maternelle, sauf peut-être à l'école primaire. D'où une grande divergence entre l'expérience des parents et celle de leurs enfants. De plus, les parents qui ont été à l'école peuvent très bien adopter l'anglais à la maison (ainsi que la langue locale) afin de donner un avantage à leurs enfants. L'école a une très grande influence sur les enfants et sur leurs parents. Pour beaucoup, l'instruction ouvre toutes les portes. Et, d'après ce que j'ai pu observer, les personnes venant d'Afrique sont, plus que d'autres, prêtes à continuer à s'instruire tout au long de leur vie, bien qu'il puisse également y avoir, temporairement au moins, une division culturelle plus grande entre les personnes instruites et les autres, de même qu'entre les hommes et les femmes.

Je tiens à insister sur le fait que les cultures orales n'ont pas besoin d'écoles. On apprend grâce à ses parents ou à la famille. Les écoles deviennent nécessaires quand l'écrit apparaît. Elles font partie du « paquet » qui accompagne le changement de mode de communication.

Ce changement a un effet transformateur. Au niveau de la société dans sa globalité, le savoir se développe plus rapidement. Au niveau individuel, il y a une amplification de la « technologie de l'intellect ». Mais la normalisation de la langue apportée par l'écriture crée un fossé entre la langue parlée à la maison et la langue de l'école. Dans le cas de nouvelles nations, cela peut vouloir dire que les gens doivent apprendre en même temps que la leur, une langue (« coloniale ») totalement différente — ce qui leur donne une chance d'émigrer. L'introduction de l'écrit et de la scolarisation entraîne ainsi une transformation radicale de la vie des gens.

Laissez-moi vous rappeler ma précédente affirmation. L'introduction de l'écriture, ou d'un autre moyen de communication, ne supprime pas l'ancien. L'oral reste très important, de même le monde de l'imprimé l'est pour les médias informatisés. Leurs rôles ont changé, mais ils restent fondamentaux.

---

**JACK GOODY**  
Université de Cambridge